



Epistémologie de la procréation

L'angle du Mode Réactionnel Chronique

Dr Patrick Pitron, Saint-Clair sur l'Elle (50)



À l'heure où ces lignes sont écrites, a lieu l'examen par l'Assemblée Nationale française de la loi de bioéthique incluant le projet de loi sur la PMA (Procréation Médicale Assistée) il semblait pertinent d'analyser dans une double approche, historique et diathésique, ce que représente la procréation dans les sociétés d'hier et d'aujourd'hui pour enrichir notre réflexion et aiguïser nos jugements.

La loi en débat contient des extensions contestées : PMA « pour toutes », ROPA (réception de l'ovocyte par la partenaire), diagnostic préimplantatoire en vue de la recherche d'anomalies chromosomiques, en particulier. Elle porte en germe, selon certains, des dérives eugéniques inquiétantes voire un « **bouleversement** » anthropologique qui n'est plus au service de l'Homme (et, en particulier, des enfants à naître) et dont personne ne peut mesurer à cette heure les conséquences sur la filiation.

Ce projet de loi est, en outre, présenté en « **session extraordinaire** » dans un contexte de **précipitation** (pendant l'épidémie de Covid 19) qui ne semblait pas se justifier. Et il sera voté par un nombre très restreint de députés (moins d'un quart !).

Ces mots : « extraordinaire », « bouleversement », « précipitation »... cette tactique qui mêle transgression et préparation insidieuse de l'opinion (car justifiée sous le couvert « d'une *égalité citoyenne* »)... cette loi demandée par un petit nombre de bénéficiaires (moins d'une centaine par an en France) en renversant les règles éthiques établies par un consensus majoritaire ne se rapproche-t-elle pas d'une dérogation voire d'un privilège ?

L'homéopathie y verra, elle, sans nul doute, une manifestation sociologique de la **Luèse** en dehors même de tout jugement ou opinion sur le sujet lui-même. « *Fébrilité, agitation, instabilité, insécurité, violence* » sont les caractéristiques luétiques fondamentales telles que les voyait le Dr Jacques Michaud qui ajoutait : « *Il (le luétique) n'est pas guidé par la raison comme le psorique, ni par le sentiment comme le tuberculonique, il est guidé par l'instinct* »... et il aurait pu ajouter : ni par la culpabilité ou la contrainte comme l'est le sycotique.

« *Tant que le service de l'homme ne demeure pas le sens et la règle de son activité (...) celle-ci sera soumise aux idoles du pouvoir et de la technique* ». Paul Ricoeur en utilisant le mot « idole » ne pouvait pas mieux parler de la Luèse.

Mais l'expression de ce MRC est-elle nouvelle dans le domaine de la procréation ?

Est-elle seulement le fruit de notre époque ? L'histoire va nous montrer évidemment que non ! Ce MRC existait d'ailleurs bien avant l'apparition de la syphilis et les conquista-

dors de Christophe Colomb et nous allons le trouver bien présent depuis l'origine jusqu'à nos jours !

Alors, la procréation, qui gravite indubitablement autour de la sexualité, porterait-elle en germe (sans jeu de mots) la dérive luétique ? Non que celle-ci serait inhérente au sexe lui-même mais, comme toujours, par l'usage et les représentations mentales que l'homme en a fait...

Et, au-delà, l'enjeu de la procréation ne serait-il pas qu'un épiphénomène de la guerre des sexes ?

I / Historique de la procréation et son évolution à travers les âges

Il nous faut, en effet, pour « éclairer » ce thème, avoir quelques notions historiques à l'instar des propos de Tocqueville (*De la Démocratie en Amérique -1840*) :

« *Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ».

A/ Des conceptions les plus anciennes à l'aube de la médecine moderne : le rôle prééminent de l'homme

• **Au V^{ème} siècle avant JC** : Eschyle (dans les Euménides) affirmait que : « *ce n'était pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant. Elle n'est que la nourrice du germe versé en son sein ; celui qui engendre, c'est le père. La femme comme dépositaire étranger (sic), reçoit d'autrui le germe, et, s'il plaît aux Dieux, elle le conserve.* » La femme est ainsi considérée dans la Grèce Antique, au mieux comme un coffre-fort, au pire comme un garde-manger ; Eschyle est reconnu comme un des « pères » de la Tragédie grecque ! Cette tragédie-là va, hélas, durer longtemps.

- **Au 1^{er} siècle avant JC** : Diodore de Sicile complétait cette idée de la relégation du rôle de la mère dans la procréation en écrivant : « *Le père est l'unique auteur de la naissance de l'enfant auquel la mère n'a fourni que la nourriture et la demeure* ». Donc plutôt « Garde-manger » que coffre-fort !
- **Les débuts de l'ère chrétienne** : La fécondité des Chrétiens a toujours été la priorité numéro un de l'Eglise, fidèle, ainsi, à la parole de la Bible : « *Croissez et multipliez-vous !* » Elle voyait en effet d'un fort mauvais œil toute relation charnelle, même au sein d'un couple marié, qui n'aurait pas eu la procréation comme finalité. Il faut en rechercher la source dans une notion politique visant à la croissance numérique des Chrétiens.
- **Au Moyen-Âge** : le poids de la société, de la religion et des traditions familiales imposent des règles strictes auxquelles les jeunes époux doivent se soumettre : dès la nuit de nocces le prêtre bénit le lit nuptial et on apporte aux époux un bouillon stimulant ; la première grossesse ne doit surtout pas se faire attendre sous peine de dévalorisation voire de déchéance ; le drame de l'infertilité est toujours imputé à la femme dont la stérilité n'est alors que le résultat d'un péché commis par elle au cours de sa vie passée ou présente tel l'infidélité ou le manque de piété. Le traitement conseillé est, alors, la prière à des saintes réputées efficaces (Ste Anne ou Ste Marguerite), le jeûne ou une alimentation à base d'abats animaux censés stimuler les capacités du couple à procréer... voire l'abstinence sexuelle ou les pèlerinages vers des sources réputées miraculeuses ou certains lieux saints comme la cathédrale d'Apt en Provence ;
Il était, en tout cas, hors de question que l'homme puisse avoir une responsabilité quelconque dans cette infertilité. Autant historiquement que culturellement existait à l'époque une profonde méconnaissance des possibilités de trouver des causes organiques à l'infertilité de couple.

Au XVII^{ème} siècle, les couples « en mal d'enfant » se purifiaient encore à toutes les eaux de France, faisaient des vœux, allaient en pèlerinages ou autres dévotions et buvaient des potions jugées miraculeuses. On imagine à peine aujourd'hui le malheur, voire la malédiction qui frappait un couple stérile : non seulement la situation était infamante mais elle privait la famille d'une main d'œuvre abondante et gratuite. Économiquement c'était une catastrophe et, socialement, un opprobre supplémentaire sur la femme responsable.

La contraception, à cette époque, faisait appel à la botanique et la sélection était « naturelle » sans parler du rôle caché des avorteuses. Les femmes qui allaitaient parvenaient cependant à espacer les grossesses d'une vingtaine de mois ; mais quand elles n'allaitaient pas, ce qui était la majorité des cas dans les milieux aisés, elles mettaient au monde un enfant tous les dix à douze mois.

Les enfants naissaient donc en grand nombre et n'étaient pas tous désirés... Jusqu'au XVIII^{ème} siècle les femmes met-

taient ainsi au monde en moyenne dix à quinze enfants au cours de leur vie et parfois plus ! A cette époque un enfant sur quatre n'atteignait pas l'âge d'un an... quand la mère, elle-même ne mourait pas en couches.

La question principale, à cette époque, était donc surtout : comment ne pas faire d'enfants ? On voit que les enjeux de la procréation et le regard que les couples peuvent porter sur ce concept se sont, depuis, radicalement modifiés.

Ainsi, depuis toujours, la médecine de la reproduction a entretenu des relations ambiguës avec l'irrationnel et « elle a bien du mal à s'extirper du vieil amalgame médecine-magie-religion qui tisse depuis si longtemps l'histoire de l'homme malade » (Claude Humeau).

• **L'évolution des théories de la procréation au cours des XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles :**

Aujourd'hui, il est admis par tous qu'un être humain naît de la rencontre d'une cellule (ovocyte féminin) fécondée par un spermatozoïde masculin. Il s'agit donc plutôt de la formation d'un nouvel être que d'une reproduction à l'identique. Mais cette idée fut longue à s'imposer.

En 1651, le médecin « moderne » anglais William Harvey, qui n'a pas œuvré que sur la circulation sanguine (*Motu Cordis* 1628), donnait un tournant fondamental à l'histoire de la procréation. Il pensait que l'embryon humain était préformé dans l'œuf et il affirmait que « *tout être vivant provient d'un œuf* », ce que nous appellerions aujourd'hui un ovocyte. Il fut ainsi l'un des premiers savants dits « ovistes » qui pensait que la femme jouait un rôle primordial dans la reproduction à l'opposé donc de tous les médecins du Moyen-Âge et de l'Antiquité.

En 1677, Anton Von Leeuwenhoek, naturaliste hollandais découvre, grâce au perfectionnement du microscope, ce qu'il appellera les « animalcules spermatiques » qu'il considère cependant comme des parasites. Le mythe de l'homme tout puissant commence à s'effondrer !

C'est l'un de ses collègues, en 1694, Nicolas Hartsoecker qui devine dans ces animalcules un être humain en miniature, en devenir. Et il élabore alors une théorie selon laquelle l'embryon est déjà préformé dans les spermatozoïdes. Cette théorie remettait l'homme dans un rôle primordial lors de la reproduction. Ces savants ont été qualifiés d'« *animalculistes* ».

Au XVIII^{ème} siècle, en plein Siècle des Lumières, des querelles violentes et passionnées s'enflamment autour des théories de la « génération » (i.e. de la reproduction) et en particulier de la fécondation. Cette opposition repose, en réalité et pour beaucoup, sur la prééminence du rôle de l'homme ou de celui de la femme dans la procréation.

En 1768, Lazzaro Spallanzani établit, par sa célèbre expérience sur les grenouilles, une théorie de la fécondation d'un œuf vierge par la semence mâle.

PROCRÉATION

Dans son ouvrage « *La Formation de l'Être* » Jean Rostand en 1930 résume les périodes précédentes en deux idées fondamentales :

- la préformation de l'Être dans le germe
- et l'idée de l'emboîtement des germes

Deux idées qui auront la vie dure !

En 1875, l'allemand Oscar Hertwig observe la fusion des noyaux d'un ovule et d'un spermatozoïde et démontre que, dans la reproduction, le mâle et la femelle interviennent à égalité !

Quel progrès pour la science ...et la cause féminine !

Cependant jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle la conception de la famille reste fortement imprégnée du droit romain avec cet adage qui souligne que « *le père est celui que les noces désignent* ». La mère est, quant à elle, « *celle qui accouche* » et qui assume éventuellement la honte d'une naissance hors mariage comme elle doit assumer alors d'élever un enfant « sans père ». La mère est alors responsable de son enfant devant la loi.

La confrontation avec les MRC nous indique, comme régulièrement en sociologie diathésique, une constante et tenace opposition entre **Luèse** et **Sycose**, entre maître et esclave. La société et ses représentants (civils ou religieux) imposaient alors une façon de penser et de faire qui devait être la règle (un dogme) sous peine d'exclusion du milieu social dans lequel on vit (famille, corporation, société...) ; ce mode est typiquement luétique et le dogme l'emporte sur la recherche du bien-être de la population asservie. La passivité, quant à elle, conduit au devoir (« *le devoir est un joug* » dit Kant) et réduit à une forme d'esclavage ; elles définissent la **Sycose** et sa dépendance permanente à son « bourreau » (la « société » en général et ses codes, la religion judéo-chrétienne et ses péchés mais aussi les devoirs que l'on s'impose et auxquels on « doit » se conformer) ; la prison est ainsi le plus souvent à l'intérieur de soi-même et s'entretient par les contraintes subies et plus ou moins bien acceptées.

A nos yeux de contemporains la femme d'autrefois apparaît bien comme une esclave, au mieux une servante. Elle reste debout pendant que son mari dîne. Elle est presque recluse chez elle. Les lieux de plaisir sont réservés aux hommes et, quoiqu'elle fasse, ce n'est qu'avec l'autorisation de son mari. C'était, cependant, l'ordre « naturel » des choses et les femmes ne le vivaient pas comme une humiliation. Personne n'y trouvait à redire pas plus que lorsque les hommes battaient leur femme à tout propos.

Certains caractères homéopathiques sont plus sensibles que d'autres pour accepter ces situations : **Natrum sulfuricum, Thuya, Pulsatilla**... et tout le terrain de la constitution Carbonique en particulier.

Mais le monde change peu à peu et l'aspiration vers la liberté affranchit progressivement de la Sycose ancestrale. Les évolutions scientifiques permettent, enfin, à la femme d'avoir,

au-delà d'une juste reconnaissance, voix au chapitre en particulier au travers des mouvements féministes mais surtout par l'accès à la culture générale et à l'égalité progressive (mais récente !) d'avec les hommes en matière d'études, de métiers, de carrières...

Il est donc intéressant de noter que l'évolution de la procréation qui suit les mêmes rails de ce progrès passe du « tout est lié à l'homme » à un presque « tout est voulu par la femme ». Le rôle de la femme, en effet, se transforme très rapidement dans notre société et, par elle, le rôle du couple se transforme aussi radicalement ; le rôle de l'homme s'en trouve profondément « bouleversé ». La Sycose ne disparaît pas mais menace de se déplacer.

« Il nous est difficile, encore aujourd'hui, d'enrichir la palette des rôles et de comprendre que l'on peut non seulement devenir parent sans procréer, mais procréer sans engendrer, et engendrer sans procréer ».

(Irène Thery Mariage et filiation pour tous : une métamorphose inachevée)

B/ La médecine de la procréation au début de la 2^{ème} moitié du XX^{ème} siècle : ou la « revanche de la femme »

Une avancée sans précédent caractérise cette période qui révolutionne en soixante-dix ans la notion de procréation comme jamais auparavant ; elle fait tourner les têtes et agite encore des débats passionnés dans l'Hémicycle comme dans les médias ou au Café du Commerce.

Alors, devrions-nous nous inspirer de ce proverbe africain plein de sagesse :

« Lorsque tu ne sais plus où tu vas, regarde d'où tu viens » ?

Il faut accepter que le cours des événements bouscule nos représentations traditionnelles et savoir les regarder avec un œil neuf, les observer avec rigueur et sans dogmatisme, en prenant de la hauteur ce que l'analyse diathésique nous aide à faire.

Cette avancée dans l'univers de la procréation débute avec Grégory Pincus et la mise au point en 1956 de la « pilule ».

- **Avec la Contraception Orale**, on peut désormais faire l'amour sans faire des enfants, c'est-à-dire engendrer sans procréer ! C'est la libération du couple pour une sexualité épanouie sans l'épée de Damoclès de la grossesse non désirée ; mais surtout la conception qui était, avant tout et en particulier juridiquement de la responsabilité de la femme est désormais maîtrisée par elle-même, indépendamment de l'homme qui devient, en quelque sorte marginalisé (la contraception masculine n'ayant jamais pris son essor du fait de la réticence et des peurs masculines).

- **L'Interruption Volontaire de Grossesse** : on peut désormais programmer le désir d'enfant. La femme peut réparer une « erreur » et assumer presque seule cette responsabilité ; progressivement, c'est le plus souvent la femme qui décide (ou est en mesure de décider ...) de garder l'enfant ou non !

• L'Aide Médicale à la procréation (PMA) : vers une maîtrise médicalisée de la procréation :

- La FIV (Fécondation in vitro) et l'insémination artificielle : on peut, via la technique, faire un enfant sans rapport sexuel, c'est-à-dire, procréer sans engendrer. Ici, le désir d'enfant reste un désir du couple et non de la femme exclusivement.
- Le clonage de la brebis Dolly permet d'entrevoir toutes les perspectives ouvertes sur la gestation et celles de la reproduction sans engendrement.
- La PMA : elle consiste, alors, à aider la Nature à suivre son cours quand elle n'y parvient pas ; elle a permis à de nombreux couples victimes d'infertilité d'avoir des enfants. C'est là encore un projet parental et non individuel. A noter qu'elle échoue 4 fois sur 5 !
- Vers des dérives éventuelles ? On donne ainsi, au nom de l'Egalité, le droit, à toute personne de n'importe quel genre (hommes, femmes, transsexuels) d'avoir un enfant : GPA (« devenir parent sans procréer »), ROPA (deux femmes se partagent la procréation)... Il s'agit là de satisfaire un désir d'enfant qui peut être légitime mais qui transgresse l'éthique « convenue » c'est-à-dire admise ; enfin, le diagnostic préimplantatoire en vue de la recherche d'anomalies chromosomiques qui ouvre des perspectives terrifiantes sur les dérives eugénistes.

« La luèse est un dérapage synonyme de péjoration par déviation dans un sens pernicieux d'un processus qui aurait pu et dû s'arrêter dans une phase antérieure ». Razvan Stinghe

II / Du « désir d'enfant » au « droit à l'enfant »

En effet, interrogeons-nous sur ce qui pousse une femme, un homme, un couple à désirer un enfant ?

Et, qu'est-ce qui fait qu'une femme ou un homme, *isolément*, soit dans ce désir d'avoir un enfant ?

Les lois de bioéthique transforment-elles le désir d'enfant (car « c'est possible et même la science peut nous aider ») en droit à l'enfant (car « c'est légitime et légal donc j'y ai droit ») ? Assisté-t-on insidieusement à la naissance de la notion d'enfants « hors père » ?

A/ Le moteur du désir

1) La philosophie du Désir

- Aristote, Dans son écrit « *De l'Âme* », définit l'homme par sa capacité désirante, le seul principe moteur qui peut échapper à sa raison : « *C'est parce que nous désirons que nous sommes notre propre moteur* ».
- Spinoza : pour lui, le désir est l'essence même de l'Homme ! Nous sommes des êtres de désirs ;

« *J'entends par le mot de désir tous les efforts, impulsions, appétits et volitions (du verbe vouloir) de l'homme, lesquels varient suivant la disposition variable d'un même homme et s'opposant si bien les uns aux autres que l'homme est entraîné en divers sens et ne sait où se tourner.* » Il ne conviendrait certes pas de le supprimer (comme le demande la philosophie bouddhiste par exemple) mais apprendre à le contrôler pour qu'il soit fondé sur des idées vraies et non sur l'illusion (pourquoi, en effet, vouloir un enfant en pleine guerre par exemple ?). Ce qui demande de l'expérience... car le désir d'enfant est, par essence, ignorance : on ne connaît pas celui que l'on désire et on ne connaît que confusément les raisons mêmes de ce désir.

On évoque alors Thomas Beckett :

« -Le fils : Pourquoi tu m'as fait ?

- le père : Je ne savais pas que c'était toi ! »

- Freud, dans le « Créateur littéraire et la Fantaisie » exprime avec finesse que le désir est une spirale qui s'entoure dans les trois temps de l'humanité : « *Passé, présent, avenir, donc, comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse* » ; ce cordeau, ensemble de fibres, comme une force qui le pousse au désir d'enfant. Car les enfants perpétuent l'idée de la Famille, du nom et transmettent les valeurs de cette famille. Elle lui assure une continuité. « *Les enfants satisfont notre désir d'immortalité* » écrit Freud dans *L'Interprétation des Rêves* (1899) et c'est une belle illustration de l'**angoisse psorique** « dont le symbolisme est la Terre, l'enterrement » (Jacques Michaud) auquel il pense et qu'il prépare contrairement au luétique que la mort brutale va surprendre en pleine activité.

2) **Les raisons complexes du désir** : ces raisons sont souvent de nature mixte, tenant à la fois de la sphère privée et publique ; aujourd'hui, avoir un enfant relève d'un choix lié au désir mais naissent aussi souvent d'une obligation inconsciente du couple qui vit au sein d'une société qui « impose » des modes de pensées.

- La conformité à des jugements normatifs sur la parentalité, la vie de famille, l'enfant, le couple.
- Le contexte social, moral, politique, législatif, professionnel... qui peut créer, dans le projet parental, un véritable « devoir » d'enfant.
- L'explication sociologique : les contraintes sociales, professionnelles, les interdits, les schémas sociétaux, les dogmes religieux... Etre parent confère dans bien des sociétés et, en particulier, à la femme, un véritable statut social. Tous ces critères renvoient à la contrainte, à l'asservissement et donc à la **Sycose**.
- L'explication biologique : elle renvoie à la notion de désir et donc à la **Psore**. Le psorique, marqué par la joie de vivre, aime la vie et profite au maximum de toutes les joies matérielles qu'elle peut apporter même s'il sait que la mort en

PROCRÉATION

est le terme normal. C'est le double symbolisme Feu-Terre : ce Feu de **Sulfur** qui chauffe et brûle, feu d'origine extérieure qui s'oppose au feu de **Phosphorus** qui est lumière qui éclaire et illumine. Et ce désir peut-être donc, tout autant, d'essence Tuberculique marquée du sceau de l'idéalisme.

- Enfin, l'explication psychologique : mandatés pour compenser nos failles, les enfants nous permettent de réparer notre propre enfance ; en quelque sorte de la rejouer avec de nouveaux dés. Selon S. Freud : « *Le transfert des espérances sur les enfants est [...] une voie excellente pour rendre supportables les complexes insatisfaits* »... et nous revoilà dans la Sycose mais une **Sycose** fortement teintée de **Luèse** dans la pression inconsciente (ou non) que l'on projette sur sa propre descendance. A moins que nous ne soyons encore dans une **psore** qui élimine par une alternance morbide sur sa descendance ! Mais l'examen clinique de la peau de notre patient les départagera tous les trois...
- Ce qui ressort de tout cela c'est que l'explication du désir d'enfant relève du cas par cas, de l'individualité, de la singularité et que cette analyse, si féconde soit-elle, n'épuise pas l'interrogation sur le sens de ce désir tant sa visée semble se fragmenter en une pluralité de conceptions possibles, à la fois légitimes et non hiérarchisables. Doit-on s'en réjouir ? Oui, sans doute, car une définition exhaustive du désir d'enfant ne risquerait-elle pas d'aboutir à l'établissement d'une norme ?

3) Les fluctuations du désir :

Singulier et complexe, ce désir d'enfant est éminemment variable en intensité en fonction des éléments qui le composent, et, en particulier chez la femme tant avant que pendant la grossesse selon les conditions de procréation, du déroulement de la gestation, de l'appréhension de l'accouchement, du pronostic de l'enfant à naître... car le temps de l'attente est, en effet, un temps où sont ravivés certains enjeux personnels ou des enjeux propres au couple lui-même.

Comme le suggère le sociologue N. Elias (*Au-delà de Freud 2010*) cette variabilité du désir d'enfant, pour être pleinement comprise, doit être resituée dans l'évolution historique des formes de vie familiales (besoins et désirs affectifs et émotionnels des parents et le risque de déceptions).

Cette variabilité est la caractéristique fondamentale du **Tuberculinisme** tout comme les registres affectifs et émotionnels. Et en premier lieu on se doit d'évoquer **Pulsatilla** au féminin (car ce médicament est très loin de n'être que féminin) dont la relation affective à ses parents est une constante qui peut entrer dans une véritable problématique psycho-généalogique (**Pulsatilla XMK** voir **LMK**) mais qui, également, subit du fait de sa grossesse une modification fondamentale de sa circulation veineuse

et capillaire qui explique une part (importante ?) de son caractère variable !

B/ Les blocages naturels à la procréation : le « souhait frustré » :

On ne peut parler de procréation sans parler des échecs à la procréation qui condamnaient un couple à la stérilité.

« *Toute femme qui n'a pas d'enfant est une victime à qui l'on doit le respect que l'on doit à toutes les victimes.* » (Jacques de Bourbon-Busset)

L'infertilité de couple est, en effet, souvent un drame même si, aujourd'hui, le jugement de la société est plus tolérant et que la technique peut venir en aide à de nombreux couples infertiles. Mais il convient surtout de s'interroger sur le comment se vit cet échec ? Comment se vit l'absence de l'objet du désir ?

Trois éventualités sont à repérer :

- L'échec peut se cristalliser dans la déception (**Staphysagria**, **Ignatia**, **Aurum...**), l'ennui (**Hippomane mancinella**, **Phosphoricum acidum**, **Sepia...**), la colère (**Chamomilla**, **Colocynthis**, **Staphysagria...**), la jalousie vis-à-vis des couples féconds (**Apis**, **Lachesis**, **Hyoscyamus...**), la tristesse (**Sepia**, **Aurum...**), la désespérance (**Psorium...**), la sidération (**Opium**), la dépression psychique...
- Il peut aussi s'enkyster dans une douleur contemplative, dans la rumination de son chagrin (**Ambra grisea**, **Natrum muriaticum**, **Ignatia**, **Causticum**, **Kalium phosphoricum...**), dans un sentiment de malheur et de honte que l'on porte en permanence avec soi (**Natrum muriaticum**, **Veratrum album...**). La honte « *est la tristesse qui accompagne l'idée d'une action que nous imaginons qui est blâmée par d'autres* » Spinoza Ethique III. On est là dans une **sycose** lente et sèche (le cœur s'assèche : « *ce que l'on fait par contrainte, on ne le fait plus avec amour* » dit Kant...et la réciproque est vrai !) ; et, de façon paradoxale, il peut aussi s'agir d'une résignation autour de la notion de manque qui fait que si le désir est un manque et que n'ayant pas le manque d'enfant... on n'en a plus le désir ! Ainsi que l'écrivit Platon dans le Banquet : « *C'est le manque des choses bonnes et belles qui les fait désirer, ces choses mêmes [dont] il manque.* »
- Mais ce manque peut aussi se sublimer vers d'autres actions, d'autres objets et ainsi dériver vers le développement d'une passion, souvent matérielle et créative (artisanat d'art, création de jardins, peinture, collections etc...) ; cette résilience évoque alors la **Psore** (transformation du désir en une « alternance » et une « élimination » par l'action) ou le **Tuberculinisme** (sublimation avec besoin de donner de l'amour dans l'art ou dans des œuvres caritatives par exemple) mais aussi la **Luèse** (avec des idéaux de grandeur pour de nouveaux projets).

CONCLUSION

« Agis de manière que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence de la vie authentiquement humaine sur terre » Hans Jonas « Le Principe de Responsabilité » (1979)

La place de la femme dans la procréation a subi une métamorphose complète en un peu plus de deux siècles et il faut se réjouir de l'immense chemin parcouru vers la liberté et l'autonomie.

Les pratiques de la procréation médicale assistée ont, depuis quelques dizaines d'années, permis à de nombreux couples stériles de connaître les joies de la parentalité.

Que de progrès donc en un siècle dans le domaine de la procréation. Mais l'horizon s'assombrait-il ?

Écoutons Christiane Vienne, Ministre socialiste belge : *« Une des valeurs centrales de la société contemporaine en Occident est l'épanouissement, le désir de vivre sa vie avec plénitude en assumant la responsabilité de ses choix... »* Et d'ajouter : *« ce qui est vrai pour les citoyens, l'est aussi pour le législateur... il lui reste encore un peu de chemin à parcourir ».*

Ces valeurs-là sont, certes, honorables bien que très individualistes, mais les dérives que l'on voit poindre, en particulier, dans la seconde partie de cette phrase (*« le reste du chemin à parcourir »*) comme, d'ailleurs, dans la présentation des dernières lois de bioéthique ne manquent pas d'inquiéter : développement de l'individualisme, refus du droit à la différence, atteinte des droits de la filiation, de la famille, décisions par quelques-uns du sort de tous, égalitarisme totalitaire, atteinte à l'équilibre entre les droits et les devoirs des citoyens, glissement de la finalité thérapeutique de la médecine vers une logique de prestation de service à des désirs individuels, risque eugénique, risque de marchandisation... Ces lois, pour les plus potentiellement dangereuses en tous cas et pour l'instant ont été rejetées par l'Assemblée Nationale mais l'on sent la percée insidieuse des idées qui contaminent l'opinion et le vote favorable pourrait bien avoir lieu à un moment ou l'autre *in fine*.

L'angélisme apparent et le sourire déconcertant de certains partisans de la « PMA pour toutes », leur fuite en avant vers un « Meilleur des Mondes », monde transparent et fonctionnel où la technique et l'Etat se doivent de satisfaire les désirs individuels (et il y aurait encore beaucoup à dire sur l'attente de ces femmes, en termes de MRC), où les dilemmes et le tragique de l'existence sont considérés comme les marques d'esprits passéistes et chagrins, interrogent sur les valeurs profondes que nous voulons consensuellement pour notre société : et, en particulier, le respect de l'humain (donc de l'enfant et du rôle du père), de la nature et d'autrui en général...

Et beaucoup d'entre-nous peuvent être enclins à suivre cette « mode » qu'ils voient comme une marche inéluctable vers le progrès et qui semble, en effet, aller dans le sens de l'Histoire. Mais cette nouvelle « mode » n'est-elle pas porteuse de sérieuses dérives aux conséquences incalculables ; et d'ailleurs : *« Etre dans le vent n'est-ce pas une ambition de feuille morte ? » (G. Thibon).*

L'homéopathie peut, à nouveau, nous donner un éclairage pertinent sur ce sujet particulièrement délicat qui requiert prudence et sérénité ; c'est encore dans **la Luèse** que nous le trouvons : après une domination sans partage des hommes sur la société comme sur la famille et la procréation pendant de trop nombreux siècles, un petit nombre d'activistes féministes, marginales certes, veulent imposer leur monde où le géniteur n'aurait aucune place au sein de la nouvelle famille. Cette exclusion délibérée, cette domination recherchée reflètent un mode opératoire qui rentre pleinement dans ce MRC.

Quelles en sont les raisons ? Nous nous limiterons à deux car le débat serait illimité :

- **Une raison médicale** qui nous conduit au constat dramatique de l'intoxication universelle de la nature toute entière aux métaux toxiques qui modifie en profondeur notre ressenti et nos comportements. La pollution au gaz carbonique et à l'ozone seraient-ils donc des enjeux plus importants ?...ou des leurres ?
- **Et une raison psychologique** : une revanche féminine contre « l'imposture de l'infériorité » (Pierre Daco) après des siècles d'oppression masculine ? Et qui témoignerait que les femmes activistes féministes ont perdu le sens de leur féminité (Yin) et n'entendent plus leur cerveau droit, qu'elles sont *« en activation, dans une décharge d'énergie accumulée »* qui définit le pôle masculin (Yang) et l'action du cerveau gauche et, qu'au-delà, elles vivent dans une paranoïa dont les témoignages sont, en particulier, un *« entêtement inébranlable dans des opinions scellées une fois pour toutes »* et *« l'identification à de grands idéaux (la Liberté et l'Égalité par exemple) ou à des idées démesurées »* (Pierre Daco).

Décidément : *« Où qu'il se trouve et n'importe comment, il (le processus luétique) se manifeste dans la nature humaine... » (Razvan Stinghe)*

En résumé tout conduit à faire de la Luèse le MRC le plus représentatif de la procréation, *« diathèse de l'insécurité » (R. Sananes)*, de la fuite en avant et du désordre (ou d'un ordre établi par la contrainte) et, par-delà, de la violence et de l'imprévisibilité...

Si, dans l'Histoire, la domination masculine était, sans nul doute possible, à bannir pour l'équilibre du couple et l'épanouissement de tous les individus, nous assistons en ce début de XXI^e siècle à une période de transition dangereuse où le risque d'une reprise luétique est particulièrement prégnant dans une forme différente d'une autre domination par d'autres minorités.

Selon Hans Jonas, nous avons donc un devoir d'agir, selon nos possibilités, en instaurant un principe de précaution : *« Il faut empêcher le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui. »*

Dr Patrick Pitron